

Adonia occisus est, et Abiathar, qui Adoniae conjurationis conscius et consors fuerat, in suum agrum relegatus est; in aula frequenti jactabatur sermone Joab quoque in idem cum

tion et le comble de tant d'autres crimes dont il se sentait coupable. Et ce fut à Salomon un nouveau sujet de faire éclater la justice de Dieu sur lui. Il est remarquable qu'il n'a point d'égard à la sainteté de l'asile où Joab s'était réfugié, parce que Joab ayant répandu le sang innocent, comme l'Écriture le dit en ce lieu, et violé le premier le droit le plus inviolable, lorsque, sous prétexte d'amitié, il tua Abner et Amasa en trahison, il s'était rendu indigne de tout asile, selon la loi de Dieu même, qui ordonnait que, si quelqu'un tuait son prochain volontairement et en trahison, on l'arracherait de l'autel même afin de le faire mourir.

Cet autel sacré qui ne peut sauver la vie à Joab à cause de ses grands crimes, pour nous marquer que ce ne sera pas non plus l'autel de l'Église, quoique sans comparaison plus anguste, qui sauvera les pécheurs, lorsqu'étant coupables d'un parricide volontaire dans la mort funeste qu'ils ont donnée à leurs âmes, et de la mort même de Jésus-Christ, selon la doctrine de saint Paul, ils s'approchent comme Joab, sans pénitence, et ayant encore la trahison dans le cœur, des sacrés mystères, qui sont pour les justes, ou au moins pour les pénitents, et non pour les scélérats, *sancta sanctis*. Le lieu saint ne peut donc être un asile pour ceux qui ont le crime dans le cœur. Les hommes qui ne sondent pas, comme Dieu, le cœur et les reins, peuvent hésiter dans leurs pensées, comme Banaïas est en suspens, et diffère d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu contre Joab en le voyant proche de l'autel. Mais Jésus-Christ, figuré par Salomon, veut que ce lieu même, qu'ils choisissent en quelque sorte pour refuge, soit celui de leur supplice, et que ce qui donne la vie aux bons, comme l'Église le déclare à tous les fidèles, donne la mort aux méchants: *Mors est malis, vita bonis*.

Qu'ils écoutent donc plutôt la voix du vrai Salomon, qui leur fait dire de sortir et de s'éloigner de son autel, dont ils profanent la sainteté par une conscience chargée de crimes. L'humilité avec laquelle ils obéiraient à sa voix, leur donnerait lieu d'espérer plus de clémence dans un temps de miséricorde comme est celui-ci, que Joab n'en pouvait attendre dans un temps de sévérité et de rigueur, tel qu'était celui de la loi. Qu'il y a encore, dit saint Augustin, de Judas, qui après avoir participé à l'autel indignement et pour leur propre condamnation, sont possédés par le démon comme cet Apôtre! Ce n'est pas que ce qu'on leur donne soit mauvais, mais c'est qu'étant mauvais eux-mêmes, ils reçoivent un très-grand bien pour leur perte. Car ce bien, quelque grand qu'il soit, ne peut être un bien pour celui qui le reçoit mal. *Quam multos Judas diabolus implet indignè accipientes buccellam ad judicium suum: Non malum est quod datur; sed bonum malo in judicium datur: Bene esse non potest malè accipienti quod bonum est.* Quel sera donc le remède pour ces personnes qui ont lieu de craindre de trou-

ver la mort, où ils voudraient recevoir la vie? Qu'elles prononcent, dit saint Augustin, un jugement salutaire contre elles-mêmes; qu'elles se regardent comme indignes de participer présentement au Corps et au Sang de J.-C., et que la crainte d'être exclus du royaume des cieux par la dernière sentence du souverain jugé les oblige de se soumettre à la discipline de l'Église, qui les sépare pour un temps du sacrement adorable du pain céleste. Car si plusieurs scélérats, ajoute-t-il, peuvent approcher impunément de l'autel visible qui est exposé dans nos églises, parce que Dieu veut faire admirer sa patience dans le temps présent, pour faire éclater davantage sa sévérité dans les siècles à venir, nul de ceux qui persévèrent dans leurs crimes n'aura le pouvoir de s'approcher de cet autel du temple céleste où Jésus, notre divin Précurseur, le chef adorable de l'Église est entré avant nous tous, et où ses membres le doivent suivre. *Ad hoc enim altare quod nunc in ecclesia est in terrâ positum, multi etiam scelerati possunt accedere, quoniam Deus commendat in hoc tempore patientiam suam, ut in futuro exerat severitatem suam. Ad illud autem altare quod Præcursor pro nobis introivit Jesus, quod caput Ecclesie præcessit membris cæteris securus, nullus eorum accedere poterit.* (Sacy.)

Si on peut ajouter, dit Voltaire, un crime nouveau aux scélératesses par lesquelles Salomon commence son règne, il y ajoute le sacrilège. Le capitaine Banaïas lui rapporte que Joab implore la miséricorde de Dieu dans le tabernacle, et qu'il embrasse la corne de l'autel; cet officier n'ose commettre un assassinat dans un lieu si saint. Salomon n'en est point touché, il ordonne au capitaine de massacrer Joab à l'autel qu'il avait embrassé. S'il est quelque chose d'étrange après tant d'horreurs, c'est que Dieu ne venge point le coffre sacré sur lequel on égorge le plus grand capitaine des Juifs, à qui David devait sa couronne. Nous n'aurions pas soupçonné que Voltaire eût tant de zèle pour le droit d'asile, et montrât tant de respect pour l'arche du Seigneur. Mais il aurait dû savoir 1° que la loi avait statué que le tabernacle, malgré la sainteté du lieu, ne devait pas être un asile assuré pour un coupable d'homicide volontaire: *Si quelqu'un a commis un homicide de propos délibéré et en dressant des embûches de son autel, et il sera mis à mort*. Moïse ne croyait pas que ce fût honorer Dieu que de faire servir son temple à sauver des criminels qu'il condamnait; sa loi était aussi sage que juste. Mais tuer sur l'arche même, sur le coffre sacré! Joab réfugié dans l'enceinte du tabernacle avait saisi une des extrémités de l'autel des holocaustes, où il se tenait fortement attaché; cet autel était à l'air dans le parvis, au lieu que l'arche était dans le fond

du sanctuaire. Joab ne fut donc point égorgé sur le coffre sacré. S'il fut mis à mort dans le parvis, c'est qu'il refusa d'en sortir, malgré les instances de Banaïas. — Le plus grand capitaine des Juifs, auquel David devait sa couronne. 2° Voltaire ne pouvait pas ignorer que ce grand capitaine avait abusé de ses grandes qualités et de ses talents militaires pour se rendre redoutable à ses maîtres. Il avait assassiné d'une manière aussi lâche que perfide Abner, général et député des Israélites, qui était venu pour traiter avec David. Ce prince, indigné, mais hors d'état de punir le coupable, en laissa le soin à la Providence; ses ordres les plus précis avaient été méprisés par ce même Joab qui perça Absalom, lorsqu'il pouvait le faire prisonnier. Amasa, que David venait d'établir son commandant général, avait péri de la même manière et par la même main; enfin Joab venait de mettre le comble à ses attentats, en disposant du trône, du vivant de David, et en se déclarant chef de la conspiration, pour exclure Salomon, choisi de Dieu et de David: malgré tout cela, on qualifie Salomon de scélérat, de sacrilège, parce qu'il fait punir un tel homme dans l'asile où il s'obstine à rester, quoiqu'il ne fût pas fait pour lui, et que la loi eût prescrit qu'il ne devait pas y trouver grâce. (Duclot.)

sciret Salomoni, non melius sibi in posterum ominari cœpit, quam sociis contigisse viderat. Quare statuit sibi maturè esse providendum, et cum censeret ab humano presidio, ut illa ferebant tempora, non posse incolumitatem spectari, confugit ad divinum, ad aram videlicet, et asylum unde se à mortali manu extrahendum esse non putabat. De qua re statim.

Nunc nobis observandum varias hoc loco reperiri lectiones. Quidam enim codices habent venisse nuntium non ad Joab, sed ad Salomonem de Joab, idque videtur esse minus abs re, quia cum Joab sui sibi consilii conscius foret, non videbatur cur illud didicisset à nuntio. Et favet huic sententiæ, quod ad sæpè adhibetur pro de. Et pluribus exemplis docuimus super Acta cap. 2, ad illud v. 25: *David enim dicit in eum*, id est, de eo. Ad Hebr. 1, v. 7: *Et ad angelos quidem dicit*; id est, de angelis. Sed hæc profectò ratio infirma est, neque enim à nuntio didicit Joab se Adoniae studuisse partibus, sed illud exploratum esse omnibus, et in aula regiâ familiaribus agitari colloquiis. Neque illud Salomoni nuntiari opus fuit, cum multò ante nôssel, ut ex hoc capite satis liquet. Nisi dicas cum Hugone et Dionysio agnovisse ex nuntio tum Salomonem, non quidem contra se in ambitione regni pro Adoniâ stetit Joab; sed postquam ipse parentis designatione ac jussu unctus fuit, et rex acclamatus, et salutatus à populo; adhuc tamen perseveravit in fovendâ

tyrannide, fueritque Adoniae auctor, ut ejus gratiâ Sunamitidem expeteret ad nuptias. Sed non est deserenda vulgata, ea maximè, quæ extremis his temporibus magis correctæ prodit, quæ habet, ad Joab, sicut etiam codices Hebraici et Græci, et versio Hispanica antiquissima. Magis est difficile, quod statim, ubi Vulgatus legit: *Et post Salomonem non declinasset*, Hebr. est: *Post Absalomem*; et ita recentiores ferè convertunt; quia de re pluribus Abulensis q. 25, ubi cum prius liberius videatur contra Hieronymum locutus, quasi aliud invenerit in Hebraico textu; aliud verò expresserit in Latino. Sed deinde addidit in margine, et omnino meritò, optimè reddidisse Hieronymum textum, quem tunc incorruptum nactus est Hebraicum. Post verò scriptorum incuriâ vitiatum esse textum, quod sæpè in scriptis aliis cum magnâ doctorum hominum offensione dolentes experimur. Et ita mihi omnino visum est. Quod si aliam sequaris lectionem, erit in hunc sensum explicatio non dura. Quasi in Joab excitetur à malevolâ turbâ majus odium, quod cum prius in causâ non admodum dissimili declinare noluerit post Absalomem, de quo sæpè fuerat optimè meritis, nunc autem quasi hostili esset in Salomonem animo, ad Adoniam contra Salomonis nomen et majestatem detulerit. Sed est, ut dixi, sine dubio vera lectio, quam Vulgata proponit; etiamsi contra habeant Hebraici codices, qui ad nos pervenerunt, quos omnino puto temporum et scriptorum injuriâ fuisse corruptos.

FUGIT ERGO JOAB IN TABERNACULUM DOMINI, ET APPREHENDIT CORNU ALTARIS. Nihil sibi benignum polliceri poterat à regis offensione Joab, neque ab amicis, si quos habuit, cum nihil illos ausuros existimaret, contra quod à rege fuisset constitutum. Quare illud sibi per fugium paravit, quod miseris contra ineluctabilem potentiam existimatur extremum. Recepit enim se ad asylum, maximè religiosum, ad altare nimirum, quod erat in tabernaculo in civitate David; imò in ipsâ Davidis regiâ domo, in quam pro defuncto patre Salomon successerat.

Antiquissima fuit consuetudo in omnibus religionibus, ut loca essent designata miseris, ex quibus nullo modo possent ad supplicium extrahi, quæ dicebantur asyla. Ejusmodi erant templa, statuae, altaria, et quædam domus regiæ, militare signum, quibus id honoris impendebatur à timido et obsequente populo, ut non auderet illum, aut extrahere, aut ignomi-

Antiquissima fuit consuetudo in omnibus religionibus, ut loca essent designata miseris, ex quibus nullo modo possent ad supplicium extrahi, quæ dicebantur asyla. Ejusmodi erant templa, statuae, altaria, et quædam domus regiæ, militare signum, quibus id honoris impendebatur à timido et obsequente populo, ut non auderet illum, aut extrahere, aut ignomi-

Antiquissima fuit consuetudo in omnibus religionibus, ut loca essent designata miseris, ex quibus nullo modo possent ad supplicium extrahi, quæ dicebantur asyla. Ejusmodi erant templa, statuae, altaria, et quædam domus regiæ, militare signum, quibus id honoris impendebatur à timido et obsequente populo, ut non auderet illum, aut extrahere, aut ignomi-

niosè tractare, qui ad asylum confugeret. Deus verò tam voluit miserorum saluti atque quieti providere, ut in singulis tribubus aliquot civitates esse voluerit, quas civitates appellavit refugii; ubi quicumque scelus admisisset capitale, securam agere posset, atque quietam vitam. De quibus Josue cap. 20, ubi Serarius hâc de re latè atque optimè; inter quæ primum locum habuere templa atque aræ, utpote quæ Deo fuerint consecrata, quibus is honor habitus est à barbaro atque gentili populo, ut injuriam Deo fieri tunc existimaret, quando aliquod sontibus in loco sacro damnum intulisset aut vim. Cùmque hæc quæ diximus, nullo putarentur modo violanda, major tamen honor habendus putabatur altaribus, quia in illis præcipuâ quâdam ratione colebatur Deus: unde proverbiali specie, cùm quis firmissimum præsidium nactus existimatur, aram illum invenisse dicimus. Sanè à Marone lib. 2, cùm ab hoste insolente ac barbaro expugnaretur Troja, ex communi omnium gentium more feminas inducit, quæ in eâ perturbatione ac metu ad aram confugerunt, quasi ibi sperarent futuras se tutas ab hostili manu:

*Edibus in mediis, midâque sub ætheris axe,*

*Ingens ara fuit, juxtaque veterrima laurus*

*Incumbens aræ, atque umbrâ complexa penates.*

*Hic Hecuba et natæ necquicquam altaria circum*

*Præcipites, atrâ ceu tempestate columbæ,*

*Condensæ et divum amplexæ simulacra tenebant.*

Et cùm Priamum videret Hecuba in medias inimicorum acies erumpere gestientem, ad aram advocat, quasi ibi nihil accepturus esset mali ab hoste, quantumvis sitiante sanguinis et amente, ad quem Hecuba:

*Hic tandem concede: hæc ara tuebitur omnes.*

Quod ad Hebræos pertinet, non solum Deus civitates designavit refugii, ubi tuti essent, qui aliquid admisissent, quibus à lege constitutum esset supplicium; sed etiam altare asylum esse voluit, illudque, ut apparet, sicut omnium sanctissimum, sic omnium maximum; quod tamen illi præsidio nullo modo esse voluit, qui per fraudem et dolum alteri mortem intulisset. Sic enim Exod. 21, v. 14: *Si quis per industriam occiderit proximum suum, et per insidias, ab altari meo evelles eum, ut moriatur.* Ex quo constat nihil passum esse Joab contra legem, etiamsi nullum habuerit ab altari præsidium, cùm per insidias occiderit duos viros, quorum sanguis illum ad mortem vocabat.

VERS. 30. — HÆC DIXIT REX: EGREDERE. Fortasse non dixerat rex illud, egredere, sed Ba-

naias intulit ex eo quod in simili rerum eventu fieri soleret, illi excedendum esse ab altari. Quasi diceret: Hæc mihi dixit rex, nempe, ut te interficiam. Quare cùm regio edicto oblectari neque liceat, neque possit, quod consequens est, egredere è loco sacro, ne effuso humano sanguine foedetur. Nôrat enim Banaias evellendum esse insidiosum homicidam ab altari, quod fuerat à lege præscriptum, non occidendum amplexum aras, et in sacro loco.

QUI AIT: NON EGREDIAR, SED HIC MORIAR. Magnum sibi præsidium sumpsisse videbatur Joab, cùm amplexus est aras, neque putabat quemquam ausurum illum vel leviter attingere, qui illud sibi religiosum asylum elegisset. Quare præcisè negat sibi ex eo loco fore excedendum. Quod rex ita severè de suo capite statuatur, non alio, quàm eo sacro loco fore sibi moriendum; quod fortasse non putabat, ne aliquid ab effuso sanguine illius loci religio pateretur. Neque malè, opinor, conjectabat, cùm lex staret contra, et multorum annorum consuetudo firmaret. Sed urgebant illius peccata, quæ regium animum ad durum, et ad illud fortasse tempus nunquam auditum, edictum impulerunt.

VERS. 31. — DIXITQUE EI REX: FAC SICUT LOCUTUS EST. Cùm Banaias regium edictum exequi non auderet, nisi prius Joab excederet ab altari, retulit ad regem quemadmodum Joab, et in quod consilium obstinasset animum. Ad quem rex, Joab ipsum sibi præstituisse supplicii non solum genus, sed etiam locum; quare quando ipse affirmat juxta aram esse moriendum sibi, ad aram ipsam obruncari jubet. Hic meritò quærit Abulensis an à Salomone et à Banaia peccatum sit in cæde Joab, non quidem quia non illi profuit, tenuisse aram, commune maximumque miserorum asylum; nam ab altari, ut lex ipsa apertè præscribit, nullum habet homicida insidiator præsidium; sed quia non extractus ab altari ac templo, cui non levis fit injuria, si in eo manus effundatur sanguis, quantumvis ille qui occiditur, nocentissimus sit. Auctores alii à peccato liberant Salomonem, quia insidiosus homicida nullum habet à lege ad asylum ac templum utile perfugium. Sed de loci religione, cui maxima ab omnibus debetur observantia, quæque profuso temeratur sanguine, nihil dicunt. Solus eâ de re disputat Abulensis quæst. 38, et à culpâ liberat Salomonem, statuens magnum inter templa Christianorum et Judæorum sive templa, sive tabernacula discrimen.

In Christianorum templis nullo modo id liceret, quæ effuso humano sanguine censentur polluta cap. 4, à cap. fin. de consecr. eccl. vel altaris. At in Hebræorum sacrariis longè alia ratio est, ubi occiduntur, excoriantur et cremantur victimæ. Quare nihil mirum si homines impii occidantur in illis sive templis, sive tabernaculis, quia mors impii est non ingrata victima.

Ego non possum, ut maximè studeam Salomonem, et ejus administrum Banaiam à culpâ vindicare, dùm amplexum aras in ipso augustissimo sacrario perimunt. Neque mirum est, si hoc tempore aliquid contra legem designarit, cùm eo tempore nondum esset eam scientiam consecutus à Deo, quam habuit postea, ut populum regeret, et in officio contineret, et lege de quâ cap. sequenti. Ita docet Abulensis q. 5, ubi tradit post quartum annum, ex quo regnum iniiit, sapientiam à Deo hausisse Salomonem, quâ de re suo loco postea. Hoc porrò tempore in aliis quoque non mediocriter peccasse videtur, qui cùm capite sequenti v. 5, jam dicatur ambulasse in viis David patris sui, in eo tamen dicitur à parentis moribus deflexisse, quòd in excelsis immolabat, et accendebat thymiana. Neque Cajetanus liberat Salomonem à peccato in Adoniæ causâ, quem præcipiti judicio non satis discussâ ac cognitâ causâ damnavit. « Excuset, inquit, qui scit; mihi enim non occurrit legitima Salomonis excusatio; nam non solum severa, sed etiam injusta apparet hæc sententia mortis. » Neque difficile fuisset Salomoni immissâ cohorte ex prætoriano ac veterano milite, extrahere ex arâ et tabernaculo Joab, illumque postea sine ullâ temerata religionis notâ, in loco interimere profano, sicut fecit Joiada sacerdos lib. 4 Reg. c. 11, v. 15, qui Athaliam extrahi jussit è templo, et extra illum occidi. Quare qui, quod tam facilè declinare poterat, ausus est, ille aut contemptâ aut ignoratâ legis evitare suspensionem non potest.

Neque Abulensis ratio admodum Salomonem ab hoc errore, sive peccato vindicat; victimarum enim cædes ritè peractæ, religiosæ sunt, Deumque potiùs placant, illisque promerentur ac conciliant favorem et auxilium, quàm iracundiam provocant, aut templa contaminant; quarum sanguis expiatorius potiùs quàm maculatorius est. Secus est de humano sanguine, aut de humanâ cæde, quam execratur Deus, et abesse procul jubet à templo. Sanè cum epitasi additum videtur à Christo

Domino Matth. cap. 26. Zachariam Barachia filium occisum in templo, quod sceleris auget gravitatem.

Rupertus lib. 5, cap. 37, Exodi hunc locum sic interpretatur, ut dicat avelli ab altari nihil aliud esse, quàm illi ab altari nullum esse præsidium, atque ideò ibi, quasi in profano loco interfici posse. « Ab altari, inquit, meo avelles eum, ut moriatur, id est, etiamsi ad altare meum confugerit, illuc usque persequeris eum, avulsumque interficies, quia videlicet ei nihil debet fides altaris, qui per dolum occidendo proximum omnem fidem perdidit. » Jure ergo nemo vel Salomonis judicium, vel Banaia manum reprehendit, quia Joab profugum in tabernaculo Domini, tenentemque cornu altaris, et dicentem: *Non egrediar, sed hic moriar*, ibidem aggressus interfecit. Hæc Rupertus, qui tamen statim dicit Joab fuisse avulsum ab altari, quasi idem sit ab altari divelli, atque in altari nullum habuisse perfugium.

ET AMOVEBIS SANGUINEM INNOCENTEM, QUI EFFUSUS EST A JOAB, A ME ET A DOMO PATRIS MEI. Duobus modis à sanguine Abneris et Amasæ Salomoni et Davidicæ domui advenire poterat sive damnum, sive sceleris atque perfidiæ, non sine aliquo fundamento, suspicio. Suspicio quidem, quia suspicari posset populus aut jubente, aut certè conscio Davide occisos esse duos illos principes, cùm videret vivere adhuc homicidam, imò et florere in domo regiâ, cùm nomen retineret antiquum, neque de antiquâ dignitate quidquam esset ablatum. Hæc ergo suspicio tunc videbatur sublatum iri, cùm eo nomine extinctus esset Joab, quia per insidias illis ademisset vitam, quos David maximè servatos esse vellet, et de quorum interitu impensè doluerat. Alio modo amovendus videbatur sanguis à domo David, quia cùm injusta esset duorum principum, et publica cædes cum malo exemplo, et gravi totius populi offensione, ad regem pertinebat publicis rationibus consulere, neque permittere, ut tantum facinus impunitum abiret, ne impunitas aleret peccandi licentiam. Tandem ergo hæret inultus sanguis in domo Davidicâ, clamans nimium vindictam in regium caput, quamdium homicida ille non dedisset pœnas insignis audaciæ.

VERS. 32. — ET REDDET DOMINUS SANGUINEM EJUS SUPER CAPUT EJUS. Notandus dicendi modus familiaris Hebræis. Sanguis sæpè pro sanguinis supplicio ponitur, quem quis ab alique